

SÉANCE DU 15 JANVIER 1858.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE JAUBERT.

M. de Schœnefeld, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 8 janvier, dont la rédaction est adoptée.

Par suite des présentations faites dans la dernière séance, M. le Président proclame l'admission de :

MM. PARIS (Édouard-Gabriel), capitaine au 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Besançon, présenté par MM. Kralik et Cosson.

BARTHÉLEMY, professeur au lycée de Toulouse, présenté par MM. Clos et Moquin-Tandon.

RUPIN, docteur en médecine, à Vitré (Ille-et-Vilaine), présenté par MM. Chatin et de Schœnefeld.

M. le Président annonce en outre deux nouvelles présentations.

Dons faits à la Société :

1^o De la part de M. Kirschleger, de Strasbourg :

Flore d'Alsace, t. II (fin).

2^o De la part de M. Ch. Des Moulins, de Bordeaux :

Les savants voyageurs à Bordeaux (discours prononcé à la Société Linnéenne).

3^o De la part de MM. Crouan, de Brest :

Note sur quelques Ascobolus nouveaux.

4^o De la part de M. Éd. Morren, de Liège :

Notice sur le Seaforthia elegans.

Promenade botanique dans le palais de l'Exposition universelle de 1855.

Collection des œuvres de M. Ch. Morren, son père, comprenant :

Tentamen Biozoogeniæ generalis.

Études d'anatomie et de physiologie végétales.

Mémoire sur les Closteries.

Remarques sur l'anatomie de l'Ascaride lombricoïde.

Expériences et observations sur la gomme des Cycadées.

Observations sur l'épaississement de la membrane végétale dans plusieurs organes de l'appareil pileux.

- Sur la formation de l'indigo dans les feuilles du *Polygonum tinctorium*,
Fuchsia, ou recueil d'observations, etc.
Lobelia, ou recueil d'observations, etc.
 Programme du cours de botanique donné à l'Université de Liège en
 1846-47.
 Deux rapports sur les expositions agricoles et horticoles en 1847 et 1848.
 Compte rendu de la douzième exposition d'été de la Société d'horticulture
 de Liège.
 Compte rendu de la sixième exposition de la Société d'horticulture de Namur.
 Quatre discours prononcés à la Société d'horticulture de Liège.
 Sur la spécialité des cultures propres aux établissements horticoles de Liège.
 Sur les fleurs nationales de la Belgique.
 Horticulture et philosophie.
 Les femmes et les fleurs.
 Palmes et couronnes de l'horticulture de Belgique.
 Histoire scientifique et littéraire des Tulipes, etc.
 Nouvelles instructions populaires sur la maladie des pommes de terre.
 Sur le défrichement des landes et bruyères de Belgique.
 Huit jours à Newcastle en 1838.
 Notice sur la vie et les travaux de Vincent Fohmann.
 Éloge du comte de Lichterwelde.
 Éloge du baron François de Serret.
 Éloge d'Eugène Olmen, baron de Poederlé.
 Mémoires pour servir aux éloges biographiques des savants de la Belgique.
 Catalogue des travaux de M. Ch. Morren.
- Recherches sur la structure comparée et le développement des animaux
 et des végétaux*, par M. Dumortier.
*Exposition des expériences faites pour le transport en Europe des
 plantes exotiques vivantes*, par M. de Vriese.
Monographie du genre Æsculus, par M. Koch.
Notice sur François Van-Sterbeeck, par M. Kickx.
Rapport sur le concours de la maladie des pommes de terre, par
 MM. Spring, Ch. Morren et Kickx.
*État actuel de l'agriculture dans le cinquième district agricole de la
 province d'Anvers*, par M. de Cannaert d'Hamale.
Rapport sur un voyage en Angleterre et en Ecosse, etc., par M. Henrard.
Aperçu sommaire de la chimie végétale, par M. Seubert.
Concordance des espèces végétales décrites et figurées par Dodoëns,
 par MM. d'Avoine et Ch. Morren.
Éloge de Dodoëns, par M. d'Avoine.
Notice sur Jean Corneille Jacobs, par M. d'Avoine.
Mémoire sur la pleuro-pneumonie du bétail, par M. Willems.
Journal d'agriculture pratique, années 1 à 8.
La Belgique horticole (journal), années 5, 6 et 7.

5° En échange du Bulletin de la Société :

Pharmaceutical Journal and transactions, t. XVII, n° 6 et 7.

L'Institut, janvier 1858, un numéro.

M. le Président prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. le comte JAUBERT.

Messieurs,

Parmi les botanistes, un petit nombre, voué à des recherches profondes, est appelé à sonder les mystères de la science, à l'enrichir d'importantes découvertes, à y introduire des théories lumineuses ; enfin, à continuer et à perfectionner l'œuvre des Linné et des Jussieu. Pour ces doctes maîtres, la botanique a été avant tout une carrière, elle fait leur gloire. La plupart d'entre nous ne lui demandent qu'un délassement à d'autres travaux, un noble exercice de l'esprit. Sans doute un goût libéral quelconque suffit à remplir doucement la vie, et ceux qui le possèdent peuvent revendiquer plus ou moins, pour l'objet de leur prédilection, l'admirable éloge que Cicéron a fait des lettres (1) ; mais je vous le demande, quelles études sont plus appropriées que les nôtres aux besoins divers de l'âme, plus abondantes en consolation ? Quel abri plus sûr dans les mécomptes de la vie ? *Adversis perfugium et solatium præbent*. Elles embellissent le bonheur même, *secundas res ornant*. Quel charme elles répandent sur les voyages ! *nobiscum peregrinantur*. Quelle ressource inépuisable dans le séjour de la campagne ! *rusticantur*.

C'est dans cette seconde catégorie d'amis de la botanique qui, après tout, forme le fond même de notre Société, qu'il vous a plu, Messieurs, de choisir cette fois votre président. A défaut de travaux de premier ordre, vous avez tenu compte du dévouement ; à défaut d'actions d'éclat, l'ancienneté des services vous a paru constituer un titre suffisant à l'avancement, et vous m'avez fait, dans la distribution des honneurs de notre Société, une part dont je ne saurais trop vous remercier. Au reste, je n'ai qu'un moyen de justifier vos suffrages, c'est de redoubler de zèle pour les intérêts de la Société, en me réglant sur les exemples que me laissent mes honorables prédécesseurs.

M. Moquin-Tandon nous remet les affaires de la Société dans un état florissant. Elle a vu s'accroître d'une manière notable le nombre de ses membres, ses travaux se sont développés, son influence se propage au loin. Vos séances ont présenté un attrait soutenu et sont assidûment fréquentées ; de savantes communications s'y produisent sans relâche, et les discussions auxquelles elles donnent lieu, toujours contenues dans les limites de l'ur-

(1) Cic., *Pro Archiâ poetâ*.

banité, témoignent de l'intérêt qui s'y attache. D'autre part, vos échanges avec diverses Sociétés savantes et une vaste correspondance étendent incessamment le cercle de votre activité. Vos sessions extraordinaires, l'une des meilleures créations de vos statuts, ont pour objet principal l'exploration successive des contrées de notre territoire les plus variées dans leur végétation, et, par suite, le perfectionnement de la Flore française. Ces réunions, tout en donnant satisfaction à ceux de nos confrères des départements qui ne sont pas à portée de fréquenter nos séances habituelles, contribuent puissamment à asseoir partout votre crédit sur l'opinion publique. Elles ont été dignement inaugurées en 1856 par la session de Clermont; l'année dernière, Montpellier a dépassé nos espérances. Il est probable que, cette année, l'Alsace et les Vosges recevront votre visite, et votre Conseil d'administration s'apprête à en étudier le plan, pour vous soumettre un itinéraire où les deux éléments nécessaires d'une telle campagne, l'instruction et l'agrément, seraient heureusement combinés.

Votre Bulletin, recueil exact de vos actes, a pris, parmi les publications de ce genre les plus estimées, une place honorable. Le mérite du fond y est constamment soutenu par ceux de la rédaction et de la correction matérielle. Ces résultats ont été obtenus, grâce aux efforts de nos confrères du secrétariat et de la Commission du Bulletin, qui ne me désavoueront pas si j'en reporte en grande partie l'honneur à M. de Schœnefeld, aussi expert en philologie qu'en histoire naturelle. A la suite du compte rendu de vos séances, la *Revue bibliographique*, dirigée par M. Duchartre, suit attentivement le mouvement de la botanique et nous tient au courant de tout ce qui se publie de notable dans les deux hémisphères. Nous nous félicitons chaque jour davantage d'avoir fondé cette utile Revue et d'en avoir confié la direction à des mains si habiles. Nous parviendrons d'ailleurs, malgré le labeur croissant que le Bulletin impose à votre Commission, à en accélérer la publication, de manière qu'il ne s'écoule pas plus d'un mois entre une séance et l'impression du compte rendu.

Le Bulletin, si bon qu'il soit dans son cadre actuel, est devenu insuffisant, par cela même qu'il est de plus en plus recherché par les savants. Au jugement de beaucoup de membres, il est temps de songer à l'exécution, forcément ajournée jusqu'à ce moment, de l'article 48 de votre règlement, relatif à la publication des *Mémoires de la Société*. Un pareil recueil, qui serait nécessairement accompagné de planches, est en effet de l'essence d'une Société comme la nôtre. Il recevrait les travaux d'une importance bien constatée, qui, par leur étendue même, ne pourraient prendre place dans le Bulletin. La question que je rappelle est importante; elle est aussi fort délicate à divers points de vue, et d'abord en ce qui touche l'économie dans l'emploi de nos ressources financières. Le chiffre total de nos cotisations s'est accru, sans doute, mais les frais d'impression du Bulletin ont

augmenté dans la même proportion, et ne s'atténueraient guère, il faut même l'espérer, par suite de la création des *Mémoires*. Or, la gravure des planches ouvre à elle seule une source de dépenses qui devrait être soigneusement modérée. Les deux plus grandes difficultés résident, d'une part, dans l'organisation sérieuse du contrôle sur l'admission des Mémoires eux-mêmes, afin de maintenir constamment le recueil à la hauteur du renom de la Société, car elle en accepterait la responsabilité plus particulièrement qu'elle ne le fait aujourd'hui pour les insertions au Bulletin; d'autre part, nous rencontrons dans l'existence ancienne des *Annales des sciences naturelles*, qui ont rendu tant de services à la botanique, une difficulté supérieure à l'idée d'une simple concurrence. En effet, non-seulement la Société ne voudrait pas porter préjudice à une pareille entreprise, mais il peut encore moins être question, pour qui que ce soit, de nous affranchir de la légitime influence qu'exercent sur les études botaniques les hommes éminents qui ont fondé et soutenu les *Annales* avec tant de talent et de désintéressement. Pour ma part, je professe l'opinion que la Société ne peut que gagner à suivre toujours des guides si sûrs et si autorisés. Je conçois pourtant telle organisation du contrôle des *Mémoires*, qui maintiendrait cette influence, sans gêner l'essor des jeunes talents; on pourrait imaginer telle combinaison qui ne sacrifierait pas les *Mémoires* aux *Annales*, ni réciproquement. Il sera peut-être convenable de recourir à une mesure transitoire, qui consisterait à publier dans le format déterminé par le règlement, à des intervalles inégaux, quelques *Mémoires* bien choisis qui, au bout d'un certain temps, formeraient les premiers volumes de votre collection future. Cette faveur serait accordée en vertu d'une délibération spéciale pour chaque Mémoire, à l'instar de ce que vous avez fait dernièrement, sur ma proposition, en faveur de la *Flore cryptogamique des environs de Paris*. En tout cas, il y aurait, plus que jamais, lieu de solliciter du Gouvernement une subvention proportionnée aux nouveaux besoins de la Société; nous y aurions d'autant plus de droits que, parmi les Sociétés savantes d'importance égale, la nôtre est, comme on l'a déjà remarqué, la seule qui n'ait point part aux libéralités du Ministère de l'Instruction publique. Je saisirai votre Conseil d'administration de ces divers sujets de délibération, et il ne tardera pas sans doute à vous en référer.

Vous le voyez, Messieurs, la Société a été et doit continuer à être fidèle aux principes qu'elle a proclamés dans ses statuts, « concourir aux progrès » de la botanique et faciliter, par tous les moyens dont elle peut disposer, » les travaux de ses membres. »

Je ne le cacherai pas, je me sens pour la Société beaucoup d'ambition; je la crois destinée à jouer un grand rôle; je la vois, dans un avenir prochain, inspirant, réglant la marche de la botanique en France, par la conciliation toujours si désirable des deux principes qui se disputent la

suprématie dans ce monde, le principe d'autorité et celui de liberté. Or, dans les sciences, l'autorité n'est autre chose que la somme des connaissances acquises, personnifiée dans les hommes qui ont le plus contribué à les accroître : elle est loin d'exclure la liberté, procédant avec mesure du connu à l'inconnu, et qui est le progrès même. Le génie seul serait dispensé de ces ménagements : et encore, si le génie nous paraît dédaigner la route frayée, ce n'est pas qu'il s'écarte de la direction générale ; seulement il franchit d'un seul bond les étapes intermédiaires, et il laisse à d'autres ouvriers le soin de les marquer après lui. En dehors de ces apparitions extraordinaires, il appartient à une association solidement constituée comme la nôtre de prendre en main le timon de la science, d'exciter tour à tour et de retenir, d'encourager une marche qui se ralentit, et de mettre un frein à un emportement téméraire. Ce dernier danger est évidemment celui que court la botanique depuis un certain temps, et je n'hésite pas à le signaler, dans l'accroissement démesuré de la nomenclature.

L'encombrement sous lequel gémit la botanique n'aurait rien d'effrayant s'il ne provenait que des acquisitions évidemment nouvelles fournies par les voyageurs, ou des études plus approfondies auxquelles donnent lieu les plantes qu'on possédait précédemment. Ainsi nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre que tel naturaliste, à son retour d'une contrée lointaine, livre à notre examen un contingent de récoltes trop volumineux, ou bien de ce que les anciens genres *Fucus*, *Lichen*, *Protea*, se sont développés en familles, distribuées elles-mêmes en genres nombreux : c'est l'embaras de la richesse. Au contraire, remanier indiscretement les anciennes espèces, pour en tirer de prétendues nouveautés à l'aide de différences impalpables, c'est s'appauvrir sous prétexte de perfectionnement. Mais on veut raffiner à tout prix ; et, de même que la mode capricieuse préfère les tissus éphémères des fabriques modernes aux fortes étoffes d'autrefois, une école nouvelle traite de surannées nos espèces classiques qui pourtant sont d'un très bon usage.

Certes, il faudrait n'avoir jamais mis la main à un ouvrage descriptif pour n'avoir pas à se reprocher quelque espèce médiocre ; mais pour n'être pas soi-même sans péché, on n'en conserve pas moins le droit de faire opposition à l'esprit de système, de parti pris, qui égare des hommes d'un mérite d'ailleurs incontestable, et menace de tout envahir ; on peut encore blâmer, par exemple, l'abus des hybrides, les descriptions diffuses où l'on cherche en vain, même à grand renfort d'italiques, quelque caractère saisissant : le malheureux lecteur n'a jamais devant lui que des physionomies effacées, il se sent comme transporté dans la région des ombres :

Velut ægri somnia vanæ
Fingentur species (1).

(1) Horat., *Ad Pisones*, v. 7, 8.

On dédaigne nos plaintes et l'on nous répond comme à des gens dont *le siège est fait* (1), qui écartent le progrès comme un visiteur importun et qui voudraient en quelque sorte immobiliser la science dans la béate contemplation du passé. Nous sommes vieux, je ne le sais que trop : mais il nous reste encore, Dieu merci ! quelque ardeur pour l'étude : si nous consentons à ce que la science reste difficile, de grâce, qu'on ne la rende pas inabordable !

Au milieu d'une telle confusion, j'essaye de me rattacher à une bonne définition du mot *espèce*; je la demande à tous les patriarches de la botanique, comme aux plus savants parmi les modernes. Je vois qu'on paraît généralement d'accord pour admettre la formule posée par A.-L. de Jussieu (2) : *Individuorum similium successio continuatâ generatione renascentium* ; mais outre que le fait de la génération successive n'a été encore constaté par l'expérience directe que pour un petit nombre d'êtres, et ne le sera peut-être jamais pour la plupart des autres, faute de temps ou de moyens d'observation, on dispute encore avec tant de vivacité sur les applications ou les restrictions dont le principe est susceptible, et ces divergences se compliquent tellement par les découvertes récentes, en zoologie comme en botanique, sur la multiplicité des organes de reproduction et sur les métamorphoses (3), que tout *criterium* finit par nous échapper. M. Alphonse De Candolle, dans son bel ouvrage sur la *Géographie botanique*, n'aborde le problème qu'avec une sorte de tremblement, « Énoncer clairement ses opinions sur la nature de l'espèce, est, dit-il, pour un naturaliste, l'épreuve la plus redoutable de toutes. » Et après avoir discuté « tous les attributs qu'on voudrait considérer comme essentiels de l'espèce et qu'on introduirait à ce titre dans la définition, » il n'y trouve « que des signes plus ou moins constants de l'espèce et rien de plus. On aurait grand tort de les négliger, mais aucun d'eux n'est absolu. » Il conclut par une formule pratique où « décidément la ressemblance » mieux définie elle-même, il est vrai, « prédomine sur les caractères de succession. » Cet expédient suffisait peut-être aux besoins principaux de la géographie botanique, sujet dont certaines données resteront toujours, quoi qu'on fasse, un peu vagues, mais il ne résout pas la difficulté fondamentale.

(1) Mot attribué à un historien, l'abbé de Vertot, en réponse aux personnes qui lui offraient des documents curieux sur le siège de Rhodes.

(2) *Genera plantarum*, introd., p. XIX.

(3) Lévillé, *Mémoire sur le genre Sclerotium* (*Annales des sciences naturelles*, 1843). — L.-R. Tulasne, divers *Mémoires sur l'organographie et la physiologie des Lichens, des Champignons, des Hypoxylées* (*Annales des sciences naturelles*, 1851-1856). — Van-Beneden, *Sur les vers intestinaux*. (Grand prix de l'Institut pour les sciences physiques, 1853.) — Quatrefages, série d'articles sur les Métamorphoses. (*Revue des Deux-Mondes*, avril 1855, juin-juillet 1856, et 15 décembre 1857.)

L'espèce n'existerait-elle donc pas dans la nature, ou, ce qui, pour nous du moins, reviendrait au même, serait-il impossible de la reconnaître à des signes toujours infallibles? Serait-ce une de ces notions dont nous ne pouvons espérer la révélation que dans un monde meilleur, et, relativement au temps dont l'homme dispose, une chimère scientifique, ou enfin, comme le dit un des novateurs les plus hardis, une pure abstraction de notre esprit? S'il en était ainsi, je m'emparerais de cette dernière indication, et je dirais qu'on serait tenu rigoureusement de proportionner la fabrication des espèces comme celle des genres (*juvandæ memoriæ causâ*, dit A.-L. de Jussieu) (1) à la nature même de l'esprit humain, à sa capacité.

Quid ferre recusent,
Quid valeant humeri (2).

Or les choses en sont venues à ce point qu'il est devenu impossible à un homme de bonne volonté, doué d'une intelligence plus qu'ordinaire et dont la mémoire est exercée, de se reconnaître dans les routes qui lui étaient naguère le plus familières, tant elles sont encombrées. Et cependant il importe souverainement que cet homme non-seulement puisse embrasser, sans une trop grande contention d'esprit, les divisions de second et même de troisième ordre, mais qu'avec un effort modéré, il arrive à distinguer nettement les espèces dans une famille végétale quelconque. Le jour où cela ne serait plus possible, la science serait tombée en lambeaux.

Cette inquiétude générale, cet affaiblissement de la foi scientifique, dénotent, pour la botanique, une situation grave. Je ne suis pas le premier à la signaler : une voix plus imposante que la mienne s'est fait entendre dans cette enceinte, à la séance du 3 avril dernier. Sous le titre modeste de *Note sur l'organogénie florale du Poirier, précédée de quelques considérations générales sur la valeur de certains caractères spécifiques* (3), M. Decaisne vous a dit en propres termes « que la voie où l'histoire naturelle est engagée » aboutirait tôt ou tard au chaos, à la mort même de la science. » Et il ajoutait avec une abnégation méritoire, même chez un botaniste si bien pourvu de titres scientifiques : « Comme beaucoup d'autres, j'ai plus ou » moins partagé cette manière étroite de concevoir l'espèce, mais le temps » et l'expérience ont modifié mes idées, et si j'avais à recommencer la monographie des Plantaginées, je n'hésiterais pas à réduire, plus que je ne » l'ai fait déjà, le nombre des espèces, et peut-être à ramener quelques sections tout entières à un seul type spécifique. » A dire le vrai, je soupçonne M. Decaisne d'avoir exagéré ses torts pour ne pas laisser aux auteurs que

(1) *Genera plantarum*, introd., p. xx.

(2) Horat., *Ad Pisones*, v. 39, 40.

(3) Voyez le Bulletin, t. IV, p. 338.

la question générale pourrait atteindre le droit de se récrier pour leur propre compte, et pour rendre plus évidente l'urgence de la réforme dont il donnait ainsi le signal.

Pesez, Messieurs, ces déclarations; elles contiennent, si je ne me trompe, le présage d'un retour aux saines doctrines que M. Alphonse De Candolle a parfaitement caractérisées (1), lorsque, moins effrayé que M. Decaisne du danger qui menace la botanique, il lui semblait que « la force des choses » ramènerait à comprendre les espèces comme Linné, les genres comme Tournefort, les familles comme Robert Brown. »

Quoi qu'il en soit, M. Decaisne, en nous montrant le mal, n'a pas négligé de nous en indiquer le remède assuré, mais d'une lente application, dans le principe primordial de la succession des individus, dans la culture expérimentale : « L'histoire naturelle en général, après n'avoir été long-temps qu'une science d'observation, doit, dit-il, tendre à se faire science d'expérimentation; il faut que la botanique en particulier ait recours à l'épreuve des expériences pour fixer d'une manière certaine et définitive les caractères d'un nombre immense d'espèces mal déterminées. » M. Decaisne mentionne ici quelques faits saillants : « Des observations déjà anciennes que j'ai faites sur les *Isatis* m'ont démontré qu'une multitude de plantes décrites comme espèces distinctes, et des mieux caractérisées en apparence, finissaient par se fondre, dans nos jardins, en une seule, le classique *Isatis tinctoria*. Il en a été de même d'un genre de Crucifères, découvert en Dahouric, le *Tetrapoma*, si curieux par la structure de son fruit, qui a repris en peu d'années, au Jardin des plantes, la forme normale d'une Caméline. »

Toutefois, ne nous flattons pas trop d'avoir échappé aux novateurs; ils ont suivi, que dis-je? ils se vantent d'avoir précédé M. Decaisne dans le champ clos du jardinage. Eux aussi prétendent s'appuyer sur la culture, et affirment que leurs espèces, que nous trouvons bien hasardées, en ont soutenu victorieusement les épreuves. C'est ici qu'il importe au plus haut degré d'éviter les malentendus. Il y a deux manières de s'y prendre pour interroger la nature dans cette sorte d'expérimentation. Dans l'une, le botaniste, fidèle aux principes de la méthode si justement appelée *naturelle*, tiendra compte, avant tout, de l'ensemble des caractères et de leur subordination mutuelle, de leur importance relative et diverse, non-seulement d'une famille à une autre, mais même quelquefois d'un genre à un genre voisin. Il prendra pour modèle un travail honorablement cité par M. Decaisne, celui de M. Naudin sur le vaste groupe des *Cucurbita* (2), où, malgré l'étonnante mobilité des formes, les véritables caractères spéci-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 23 novembre 1857.

(2) *Espèces et variétés du genre Cucurbita (Annales des sciences nat., 1856)*.

» fiques restent tout à fait inébranlables. » D'autre part, si les découvertes récentes faites dans la Cryptogamie se confirment et s'étendent, nous pourrions atteindre à une simplification satisfaisante dans ce vaste embranchement de la science, où le besoin s'en fait le plus sentir : de telle sorte que la multiplicité démontrée des organes reproducteurs dans une même espèce, et les métamorphoses qu'elle subit, serviraient, en fin de compte, à réduire considérablement le nombre des genres et celui des espèces : de ce côté surtout, j'ai bon espoir.

Dans une autre voie, l'observateur dont le sens botanique aura été émoussé par l'abus de l'analyse, s'attachant, comme au hasard, aux moindres particularités de taille, de consistance, de villosité, de découpeure d'une feuille, etc., pourvu qu'elles lui paraissent se reproduire plus ou moins dans la succession des plantes cultivées, trouvera dans ces caractères insignifiants la révélation d'une véritable espèce ; il professera d'ailleurs l'invariabilité absolue de la forme dans une même espèce, « doctrine, dit avec » justesse M. Naudin, dont la conséquence est d'élever à la dignité d'espèces toutes les variétés capables de se perpétuer par le semis. » L'expérimentation pratiquée de cette dernière façon, n'aura, ce me semble, rien de propre à ranimer notre confiance, et ne fera pas faire un seul pas à la question de l'espèce.

Il faut donc le reconnaître, avec ou sans le secours de l'expérimentation, la délimitation des espèces restera toujours une affaire de tact, reposant, comme le diagnostic médical, sur la perception nette, quoique simultanée, d'un certain nombre de faits : le tact, dans l'acception élevée du mot, le goût lui-même, qu'un poète a si bien qualifié *un bon sens délicat* (1), dons heureux, qui ne sont pas seulement du domaine de la littérature ou des arts, mais qui sont aussi l'apanage du vrai naturaliste !

La question que je viens d'effleurer me paraît, Messieurs, éminemment digne d'être proposée à vos méditations. L'analyse et la synthèse, ces deux grands procédés de la logique, qui ont leur prototype dans notre intelligence même et en sont comme les pulsations, se manifestent tour à tour dans toutes les carrières ouvertes par la Providence à l'activité humaine. S'il est vrai, comme on l'a dit quelque part, que l'analyse soit la multiplication des faits, le temps semble venu pour les sciences physiques, mais surtout pour les sciences naturelles, de mettre plus d'ordre dans les faits par un emploi plus fréquent et plus décidé de la synthèse.

La Société Botanique de France peut beaucoup pour maintenir ou pour ramener les études dans la bonne voie. C'est à elle aussi qu'il appartient

(1) Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
Et le génie est la raison sublime.

(M.-J. CHÉNIER, *La Raison*, discours.)

d'entretenir, jusque dans l'anatomie végétale, les tendances spiritualistes qui sont pour la science comme l'aromate qui préserve de la corruption : un de nos maîtres nous en a donné l'exemple comme conclusion de ses *Nouvelles études sur l'Embryogénie végétale* (1). Dans cette région élevée de la pensée, l'âme se meut à l'aise, la science communique à ses disciples quelque chose de sa propre dignité, la mission du savant s'agrandit, et l'estime générale qu'elle inspire est la meilleure garantie des institutions à l'abri desquelles il accomplit ses travaux.

Pour nous, Messieurs, dussions-nous ne jamais participer à la gloire qui couronne les noms des législateurs de la botanique, continuons à goûter les jouissances dont elle est prodigue envers ses plus modestes initiés; félicitons-nous surtout des rapports de confraternité qu'elle a fondés entre nous, et auxquels je suis si heureux de présider aujourd'hui.

MM. les Secrétaires donnent lecture des communications suivantes, adressées à la Société :

NOTE SUR UNE NOUVELLE ESPÈCE DE *SEMPERVIVUM*, par M. **TIMBAL-LAGRAVE**.

(Toulouse, 15 décembre 1857.)

SEMPERVIVUM RUBELLUM Nob. — Panicule cymiforme, *glanduleuse*; rameaux atteignant à la fin de la floraison plus d'un *décimètre*, et portant chacun de 5 à 10 fleurs de moyenne grandeur (20 à 24 millimètres de diamètre), disposées en épis sub-scorpioïdes, sub-pédunculées (les pédoncules inférieurs ayant 2 millimètres de long); calice divisé jusqu'aux trois quarts en 12 lobes (2 millimètres de large et 4 à 5 de long) ovales-acuminés, hispides-glanduleux; pétales *lancéolés*, brusquement *acuminés*, étalés en étoile, du double plus longs que le calice (12 à 14 millimètres de long sur 3 de large), d'un rose vif avec une bande plus foncée au centre, glabres en dessus, velus-hispides en dessous, *carénés sur le dos*, à carène colorée en *pourpre très foncé*; étamines à filets purpurins à la base et terminés en une pointe *fine blanche*, minces, *aplaties*; écailles hypogynes *très blanches*, minces, *aplaties*, arrondies au sommet, non rétrécies à la base, dressées (longues de 1 millimètre); carpelles ovales-oblongs, glabres extérieurement, si ce n'est

(1) « Évidemment il y a dans la fécondation et la génération bien autre chose » qu'un simple mélange de matières plastiques plus ou moins dissemblables; n'y » voir que cela, puis s'imaginer qu'on possède du phénomène une idée satisfai- » sante, au lieu d'y admirer surtout l'œuvre d'une force supra-matérielle, c'est » étrangement s'abuser et méconnaître l'essence de la vie; car la vie, où qu'elle » soit, suppose l'esprit, et nier cette vérité que tout enseigne, c'est se vouer à » des ténèbres volontaires. » (L.-R. Tulasne, *Annales des sciences naturelles*, 1855; t. II, p. 111.)